

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

*Lettres sur la poésie (1935-1939), correspondance avec
Dorothy Wellesley. Préface de Kathleen Raine.*

WILLIAM BUTLER YEATS

JOHN SHERMAN

roman

*traduit de l'anglais (Irlande)
par Jean-Yves Masson*



La Coopérative

Les notes du traducteur ont été placées
en fin de volume, avant la postface.
Selon les usages de la Coopérative,
elles ne sont pas signalées dans le corps du texte
afin de ne pas troubler la lecture.
LES ÉDITEURS.

JOHN SHERMAN

© Éditions de la Coopérative, 2022
pour la traduction française.
ISBN : 979-10-95066-52-1
www.editionsdelacooperative.com
Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

PREMIÈRE PARTIE

John Sherman quitte Ballah

SPECIMEN

I

À l'ouest de l'Irlande, ce 9 décembre, dans la ville de Ballah, il n'y avait à l'Hôtel Impérial qu'un seul client, un jeune clergyman. À l'exception d'un voyageur de commerce égaré qui y était descendu une seule nuit, il n'y avait pas eu de client depuis un mois entier, sauf celui-là qui, à présent, songeait à partir. La ville, relativement peuplée en été par les pêcheurs de truite et de saumon, dormait tout l'hiver à la façon des ours.

Le soir du 9 décembre, au bar de l'Hôtel Impérial, il n'y avait personne d'autre que ce client. Et il était de mauvaise humeur. Il avait plu toute la journée, et maintenant que le temps s'éclaircissait, la nuit était presque déjà tombée. Il avait bouclé sa valise : ses chaussettes montantes, sa brosse à vêtements, son rasoir, ses chaussures de confection étaient tous dans leur compartiment et il n'avait plus rien à faire. Il avait essayé de lire le journal posé sur la table, dont il n'approuvait pas les opinions politiques.

Le serveur jouait de l'accordéon dans une petite pièce en haut de l'escalier. L'agacement du client augmenta, car plus il y pensait, plus il se rendait compte que le serveur jouait mal. Il y avait un piano dans la

salle ; il s'y assit et joua la mélodie convenablement, aussi fort que possible. Le serveur ne s'en aperçut pas. Il ignorait qu'on était en train de se moquer de lui. Il était complètement absorbé dans son propre jeu et, de plus, il était vieux, obstiné et sourd. Le client n'y tint plus. Il sonna pour appeler le serveur, après quoi, se souvenant qu'il n'avait besoin de rien, il sortit avant que celui-ci n'arrivât.

Il parcourut Martin's Street et Peter's Lane, puis tourna à l'angle du marché aux poissons, devant la maison incendiée, avançant à pas prudents en direction du pont. La ville était ruisselante mais la pluie avait presque cessé. Les grosses gouttes tombaient de plus en plus rarement dans les flaques. C'était l'heure des canards. Trois ou quatre d'entre eux qui s'étaient serrés les uns contre les autres sous un portail s'ébrouaient maintenant dans le caniveau de la rue principale. C'est à peine si l'on apercevait quelques passants. Une ou deux fois, un paysan aux guêtres jaunes couvertes de boue croisa le jeune homme en lui jetant un regard. Une autre fois, une vieille femme portant une corbeille de vêtements, reconnaissant en lui le suppléant du vicaire protestant, lui fit une profonde révérence.

Les nuages se dissipaient graduellement avec nonchalance, le crépuscule s'assombrit et les étoiles firent leur apparition. Le client de l'hôtel, ayant acheté quelques cigarettes, avait étalé son imperméable sur le parapet du pont et venait de s'y accouder, contemplant la rivière et se sentant enfin tout à fait serein. Ses méditations, se répétait-il à lui-même, étaient argentées par les étoiles. L'eau s'écoulait sans bruit, et

une ou deux étoiles parmi les plus grandes traçaient de petites routes de feu dans les ténèbres. La lumière d'une fenêtre lointaine s'y frayait elle aussi un chemin. À une ou deux reprises, un poisson fit un bond. Le long des rives, de vagues ombres de maisons : on aurait dit des fantômes réunis là pour boire.

Oui, il se sentait à présent tout à fait satisfait du monde. Au plaisir que lui donnaient les ombres et la rivière – véritable fête silencieuse – venait agréablement se mêler la conscience que, lorsqu'il s'était appuyé là, à la lumière d'un bec de gaz tout proche dont la légère lueur, tremblant sur sa silhouette raffinée, illuminait son visage nerveux et faisait luire la petite médaille de quelque ordre anglican accrochée à sa chaîne de montre, il avait dû avoir l'air (si toutefois quelqu'un avait été là pour le voir) d'un être d'une espèce différente des habitants à la fois grossiers et conventionnels de cette ville à demi déserte. Entre ces deux sentiments, celui qui s'attachait au monde et celui qui s'en détachait, oscillait une vague bondissante de parfait contentement. À quel point cela le rendait-il conscient de sa singularité de penser que c'était lui, et non ceux auxquels leur naissance en donnait le droit, qui sentait le mieux la beauté de ces ombres et de cette rivière ? C'était en lui qui avait beaucoup lu, vu des opéras et des pièces de théâtre, connu des expériences religieuses et écrit un poème dédié à une cascade en Suisse, et non chez ceux qui passeraient à jamais toute leur vie sur ses rives, que cette rivière éveillait un tumulte d'images et de prodiges. Quelle signification elle avait pour eux, il était incapable de l'imaginer. Elle devait sûrement en avoir une !

Comme il avait le regard plongé dans les ténèbres, laissant la toile de ses pensées se tisser entre lui et la rivière, il aperçut du coin de l'œil un point lumineux rouge se déplaçant à l'autre bout du pont. Il se tourna dans sa direction. La tache rouge se rapprocha progressivement et, derrière elle, apparut peu à peu un homme fumant un cigare. Cet homme tenait d'une main une grande quantité de lignes pourvues d'hameçons, et de l'autre une écuelle en fer-blanc remplie d'appâts.

« Bonsoir, Howard.

— Bonsoir », répondit le client, ôtant ses coudes du parapet et regardant d'une mine préoccupée l'homme aux hameçons. Il lui fallut un moment pour se souvenir qu'il était à Ballah, au milieu des barbares, car son esprit s'était égaré en passant des derniers moucherons du soir décrivant des cercles au-dessus de l'eau en contrebas au souvenir de la chanson du diable contre « les petits esprits » dans *Mefistofele*. Baissant les yeux vers le parapet de pierre, il réfléchit un moment, puis il éclata :

« Sherman, comment faites-vous pour supporter cet endroit, vous qui avez des préoccupations plus élevées que manger et dormir et qui ne passez pas votre temps à porter le chanvre au moulin ? Ici, tout le monde vit au dix-huitième siècle – ce siècle sordide. Bon, je pars demain, savez-vous. Dieu merci, j'en ai fini avec vos rues grises et vos esprits gris ! Il faut que le vicaire titulaire revienne, bien portant ou non. J'ai un essai sur la religion à écrire, et de toute façon si je reste, j'en mourrai. Songez à ce vieux type, là-bas au coin de la rue, le citoyen le plus riche de la

commune. Il n'a pas plus de cheveux sur la tête que de pensées dans le crâne. Rien qu'à le regarder, la vie perd toute dignité. Il n'y a rien d'autre dans les magasins que des manuels scolaires et les livres de prix du cathéchisme. Excellents, sans doute, pour quiconque n'a pas eu à faire d'aussi vastes lectures que moi ! Et la chorale ! Et la pluie !

— Ce qu'il vous faut, c'est une occupation adaptée à cet endroit, dit Sherman, garnissant ses hameçons avec les vers qu'il prenait dans la petite écuelle. Moi, j'attrape des anguilles. Vous devriez poser quelques lignes la nuit, vous aussi. Vous y mettez des appâts comme ceci, et vous les installez parmi les roseaux au bord de la rivière. Le matin, si vous avez de la chance, vous trouvez une ou deux anguilles en train de se débattre et de faire remuer les roseaux. Avec toute cette pluie, je vais en attraper une grande quantité.

— Quelle idée ! Vous avez donc l'intention de rester ici, dit Howard, jusqu'à ce que votre esprit se putréfie comme celui de notre plus riche citoyen ?

— Non, non ! Pour être tout à fait franc avec vous, répondit Sherman, j'ai quelques atouts et je vais tâcher d'en tirer parti en m'en allant d'ici très bientôt, et en essayant de persuader une fille fortunée de tomber amoureuse de moi. Je ne serai pas un parti entièrement mauvais, voyez-vous, parce qu'une fois qu'elle m'aura rendu quelque peu prospère, mon oncle mourra et je le deviendrai bien plus encore. Mon souhait est de pouvoir rester à jamais oisif. Oui, je vais épouser un sac d'écus. Ma mère y tient absolument, et je ne suis pas, voyez-vous, le genre de garçon qui tombe amoureux mal à propos. Pour le moment...

— Vous végétez, l'interrompit Howard.

— Non, j'observe le monde. Dans vos grandes villes, un homme trouve son cercle restreint et ignore tout ce qui est situé au-delà. Il ne connaît que des gens qui lui ressemblent. Mais ici, en l'espace d'une journée de marche, on bavarde avec le monde entier, parce que chaque homme que l'on rencontre est une classe sociale à lui tout seul. Les connaissances que j'amasse pourront me servir quand j'irai dans les grandes villes où règne l'ignorance. Mais j'ai des lignes à poser. Accompagnez-moi. J'aimerais bien vous inviter à la maison, mais comme vous le savez, vous et ma mère, vous êtes en froid.

— Je ne pourrais pas vivre avec quelqu'un en qui je n'ai pas foi. Vous êtes si différent de moi. Vous pouvez vivre avec des faits bruts, et c'est pour cela, je suppose, que vos projets sont si mercenaires. Devant cette belle rivière, ces étoiles, ces grandes ombres pourpres, ne vous sentez-vous pas comme un insecte dans une fleur ? De mon côté, j'ai fait moi aussi des projets d'avenir. Ni trop loin, ni trop près d'une grande ville, je me vois dans un cottage aux vitres faites de carreaux en losanges, assis au coin du feu. Il y a des livres partout et des eaux-fortes aux murs ; sur la table, le manuscrit d'un essai sur un quelconque sujet religieux. Peut-être un jour vais-je me marier. Probablement pas, parce que je serai tellement exigeant. Une chose est sûre, je ne me marierai pas pour l'argent, car je considère que la franchise et la sincérité sont la boussole de la nature. Du jour où nous la cassons, il devient impossible de s'orienter dans le monde.

— Adieu, dit Sherman vivement. J'ai fini de mettre des appâts à mes hameçons. Vos projets vous conviennent, mais pour un fainéant comme moi, un pauvre diable qui souhaite flâner de par le monde, ils sont hors de prix. »

Ils se séparèrent, Sherman pour aller poser ses lignes, et Howard pour rentrer à son hôtel tout content, car il lui semblait qu'il avait été éloquent. La salle de billard donnant sur la rue était éclairée. Quelques jeunes gens venaient parfois y faire un tour pour jouer. Il entra, car au milieu de ces garçons provinciaux il se sentait distingué ; en outre il était vraiment bon joueur. À son arrivée, un des joueurs manqua son coup et lança un juron. Howard lui décocha un regard réprobateur. Il se joignit un moment à la partie, puis, apercevant de loin, par une porte entrouverte, l'épouse du gérant de l'hôtel qui posait une bouilloire sur une plaque de cheminée, il se hâta de la rejoindre et, tirant une chaise vers le feu, se lança dans une de ces longues causeries sur les affaires de cœur des uns et des autres qui sont la spécialité du clergé.

Quand Sherman, ayant posé ses lignes, rentra chez lui, il passa devant le débit de tabac – où l'on trouvait aussi des confiseries –, la seule boutique encore ouverte en ville en dehors des pubs. Le marchand de tabac était debout devant sa porte et, reconnaissant en lui un client assidu de son rival situé à l'autre bout de l'agglomération, grommela : « Tiens, voilà ce soiffard de tous les diables, ce Jack-la-flemme, faut croire qu'il a été pêcher. Pouah ! » Sherman s'arrêta un moment en repassant le pont et contempla l'eau sur laquelle brillait maintenant faiblement le croissant

de la lune qui venait de se lever. Comme ce spectacle était pour lui rempli de souvenirs ! Que de camarades de jeux, que d'aventures enfantines ne lui rappelait-il pas ! Il semblait lui dire : « Reste près de moi ! », tout comme il avait dit à Howard : « Pars, va-t-en vers ces autres joies et ces autres paysages dont je t'ai parlé ! » Ce paysage ordonnait à celui qui aimait de rester immobile à rêver, et mettait des ailes aux pieds de celui qui imaginait.

II

La maison où vivaient Sherman et sa mère était une de ces constructions nues si courantes dans les bourgs de province. Leurs façades crépies se dressant sur des trottoirs déserts ont, dans leur utilitarisme, une sorte de dignité. Elles semblent dire : « Ce n'est pas la mode qui nous a faites, et jamais ses caprices ne franchiront nos seuils impeccablement balayés. » Les fenêtres des sous-sols sont toutes pourvues du même terne store métallique ; sur toutes les portes, le même heurtoir en laiton. Partout, la tradition ! « Cela fait d'autant plus longtemps que des yeux ont regardé à travers nous », semblent dire les stores ; et les heurtoirs murmurent : « Et que des doigts nous ont soulevés. »

La demeure du 15, Stephen's Row n'avait absolument rien qui la distinguât de ses vingt semblables. Les chaises du salon donnant sur la rue étaient en lourd acajou, leur siège garni de crin usé aux quatre coins. Sur la table ronde, les tomes d'un commentaire du Nouveau Testament étaient disposés comme les rayons d'une roue sur une nappe américaine en toile cirée décorée de personnages d'estampes japonaises à demi effacés. Cette pièce servait rarement